

Jean-Michel LOUKA

<http://www.louka.eu>

SEMINAIRE 2009-2010

Féminin ?

Deuxième séance du 04 novembre 2009

Nous aborderons tout d'abord ce soir comment Jacques Lacan parle de, et autour de « la jeune homosexuelle » Sidonie (Margarete) Csillag, au moment de son séminaire sur *L'angoisse*, au cours, donc, de l'année 1962-1963.¹ Il s'agira des séances des 9, 13 et 20 janvier 1963.²

...Ce qui va nous ramener, à nouveau, au transfert, autrement dit à l'amour. Soit comme l'égrène un auteur, psychanalyste, Jean Allouch, dans une conférence récente :

« Vous le savez, tout au long de l'histoire de l'Occident, l'amour s'est décliné selon un nombre non négligeable de figures, certaines d'entre elles ayant fait l'objet de réflexions soutenues de la part de Lacan, d'autres non. Parmi ces dernières, on peut citer : l'amour romantique, l'amour fou, l'amour guerrier (ou encore l'amour conquête, celui d'Ovide), l'amour de la représentation (Pascal), qui peut également être dénommé l'amour selon le fantasme. En revanche, ont retenu son attention : l'amour narcissique, l'amour sexuel (tous deux de Freud, même si Freud se couvre de l'autorité de Platon), l'amour platonique (l'amour aristophanesque comme « faire un », autrement dit l'amour comme bête à deux dos, bête à dodo), l'amour comme pacte, l'amour courtois, l'amour échange, l'amour éternel, l'amour du prochain, l'amour comme « être à deux », l'amour répétition d'un amour d'enfance, l'amour illimité, l'amour divin, l'amour extatique (cerné dans son opposition à l'amour physique de Pierre Rousselot), le pur amour et, *last but not least*, l'amour dantesque. »³

Alors, question : de quelle sorte d'amour ressortit l'amour, l'affect d'amour qu'éprouve Sidonie Csillag pour la baronne Léonie von Puttkamer ?

Quelque chose, essentiellement, comme de *l'amour narcissique*, l'amour narcissique de son sexe, soit *le féminin en elle dans l'Autre*,... en tant que du même, mais qui participe aussi autant de l'amour courtois (c'est ainsi que Lacan l'aborde en 1957), du pur amour, de l'amour sexuel, voire de l'amour illimité...En tout cas pas de l'amour platonique ! Jamais de « bête à dodo » avec

¹ Jacques LACAN, *L'angoisse*, 1962-1963, Le Séminaire livre X, Seuil, 2004.

² Pour asseoir mon propos, je me sers aussi, copieusement, de la postface de Thomas Gindele, traducteur de l'allemand du livre « Sidonie Scillag... » *opus cité*.

³ Jean ALLOUCH, *L'amour Lacan*, Conférence donnée à Espace Analytique le 16 mars 2008, inédite.

la baronne, ...plus tard, oui, ponctuellement avec l'une de ses autres amantes (Marie-Louise). Mais pas à 19 ou 20 ans, elle a le temps, elle qui vivra 99 ans.

Mais ce n'est pas tout à fait à partir de cela que va s'engager cette sorte de *disputatio* qui va courir sur plusieurs années entre Lacan et Freud. Freud, bien sûr, ne peut pas répondre puisqu'il est mort en 1939 et que Lacan engage sa critique en 1963, puis 1964... !

Lacan pointe dès la séance du 9 janvier 1963, comme je vous l'ai dit la dernière fois, combien Freud « rate » ses analyses sur la question du transfert et, plus précisément, ce qui nous importe ici cette année, l'analyse de Dora et tout spécialement celle de la jeune homosexuelle :

« Si l'on part de l'idée que la limite de Freud, ça a été, on la retrouve à travers toutes ses observations, la non-aperception de ce qu'il y avait de proprement à analyser dans la relation synchronique de l'analysé à l'analyste concernant cette fonction de l'objet partiel, on y verra, et si vous le voulez, j'y reviendrai, le ressort même de son échec, de l'échec de son intervention avec Dora, avec la femme du cas⁴ de l'homosexualité féminine. Et c'est la raison pour laquelle Freud nous désigne dans l'angoisse de castration ce qu'il appelle la limite de l'analyse. C'est que lui restait pour son analysé le lieu de cet objet partiel. »⁵

Alors, voilà, nous nous retrouvons à nouveau avoir sur les bras la question d'un *transfert dans le réel*, c'est-à-dire d'un *amour dans le réel* - question à laquelle, vous le savez, j'ai consacré, commis, comme on dit, tout un livre en 2008, qui s'est intitulé *De la notion au concept de transfert, de Freud à Lacan*⁶ . Et l'on peut dire alors, sans trop se tromper, que la jeune homosexuelle est affectée pour la baronne Léonie von Puttkamer, d'un véritable et tenace amour dans le réel.

Car, Lacan, de l'avancer lui-même, comme pour Dora, en ce 16 janvier 1963 :

« A ceux qui ont entendu mon discours sur *Le Banquet*, le texte de Dora - bien sûr, il convient que vous soyez d'abord familiers avec lui – peut rappeler la dimension toujours éludée quand il s'agit du transfert, à savoir que le transfert n'est pas simplement ce qui reproduit et ce qui répète une situation, une action, une attitude, un traumatisme ancien. Il y a toujours une autre coordonnée, sur laquelle j'ai mis l'accent à propos de l'intervention analytique de Socrate, à

⁴ C'est moi, JML, qui souligne.

⁵ J.L., *L'angoisse, opus cité*, séance du 9 janvier 1963, p.111.

⁶ Jean-Michel LOUKA, *De la notion au concept de transfert, de Freud à Lacan*, Paris, L'Harmattan, Psychanalyse et civilisations, novembre 2008.

savoir nommément, dans le cas que j'évoque, un amour présent dans le réel. Nous ne pouvons rien comprendre au transfert si nous ne savons pas qu'il est aussi la conséquence de cet amour-là, de cet amour présent, et les analystes doivent s'en souvenir en cours d'analyse. Cet amour est présent de diverses façons, mais au moins qu'ils s'en souviennent quand il est là, visible. C'est en fonction de cet amour, disons, réel, que s'institue ce qui est la question centrale du transfert, celle que se pose le sujet concernant l'*agalma*, à savoir ce qui lui manque, car c'est avec ce manque qu'il aime. »⁷

Si Lacan critique Freud, c'est à partir de son invention de l'objet petit *a*. Mais c'est aussi à cause de l'histoire, qui en train de s'écrire, du mouvement psychanalytique. Lacan est en passe d'être exclu de l'*International Psychoanalytic Association* (IPA).

Mais revenons à l'abord de Lacan. Il parle de « cas » à propos de la jeune homosexuelle. Est-ce vraiment un cas ? Dans son propre texte Freud a pris soin de préciser que « la jeune fille n'était pas une malade ». En effet, Sidonie veut que les pressions de son père, qui veut la voir se détourner de la baronne, cessent, c'est ainsi qu'elle laisse son père jouer la « carte Freud ». Elle fera tout pour que *Herr Professor Freud* abandonne la partie. Elle aura gain de cause. Ce n'est pas une analyse, Sidonie n'est pas névrosée, il s'agit donc ici d'une « observation » comme le dira lui-même Freud à la fin de son article.

Néanmoins, on le sait, à cette même époque, si Freud s'intéresse tant à l'homosexualité féminine, c'est parce qu'il est préoccupé par la question de l'homosexualité de sa propre fille Anna qui, rappelons-le, est en analyse avec lui depuis un an et que, bien sûr, il n'est pas question, pour lui, de rendre publique.

Alors qu'en janvier 1957, lors de son séminaire *La Relation d'objet*, il épingle, comme Freud, le passage à l'acte comme signant le désir d'avoir un enfant du père, Lacan critique en 1963 Freud sur deux points : 1) sur son interprétation de la tentative de suicide et, 2) sur celle des rêves mensongers. Et l'on sait aussi, maintenant, que sur ces deux points, Sidonie conteste en s'opposant à la version freudienne des faits.

A la séance du 16 janvier 1963 de son séminaire *L'angoisse*, il semble d'accord avec Freud : il reprend le *niederkommen*, bien qu'il en change le sens car il va en faire un paradigme. En effet, il s'en sert, à ce moment-là pour construire sa théorisation nouvelle et personnelle du *passage à l'acte*. Il joue ainsi sur le *niederkommen* qui se mue en *niederkommen lassen*, « laisser tomber ».

⁷ J.L., *op. cit.*, séance du 16 janvier 1963, p.128.

Ce sera dans la séance suivante du 23 janvier 1963 qu'il va procéder directement à une critique sur le fond.

On sait que la version du regard paternel courroucé raconté par Freud, qui, notons-le encore, se place du point de vue des parents, ce regard qui déclenche la tentative de suicide, est due au père. Sidonie conteste : le père n'était pas de ce côté de la rue, mais de l'autre côté, il prenait congé d'un collègue pour monter dans le tramway et que, s'il l'avait vraiment vue en cette compagnie, il avait fait mine de ne rien voir. Deux temps donc pour elle : elle fuit la possibilité d'être vue, puis se retourne pour constater que son père monte dans le tramway.

Une autre contradiction de Sidonie interroge.

En 1919 :

« La dame s'était alors emportée, et lui avait ordonné de la quitter aussitôt, et de ne plus jamais l'attendre ni lui adresser la parole, bref que cette histoire devait prendre fin. Au désespoir de perdre sa bien-aimée pour toujours elle voulut se donner la mort. Mais l'analyse permit de découvrir derrière son interprétation une autre interprétation [...] La liaison de cette interprétation profonde avec l'interprétation superficielle dont la jeune fille avait conscience réside en ceci que dans le moment la dame avait exactement parlé comme le père et avait proféré la même interdiction. »⁸

Freud tient à l'intervention de l'interdiction paternelle, le récit de Sidonie vise systématiquement à l'occulter. L'analyse rétablit la vérité occultée.

Lacan, lui, ne situe pas sa critique à cet endroit. Lors de la séance du 16 janvier 1963, il énonce :

« Il y a plusieurs choses à dire à propos du *niederkommen*. Si je l'introduis ici, c'est parce que c'est un acte dont il ne suffit pas de dire, de rappeler l'analogie avec le sens de *niederkommen* dans le fait de l'accouchement pour en épuiser le sens. Ce *niederkommen* est essentiel à toute subite mise en rapport du sujet avec ce qu'il est comme petit a. »

A travers le reproche fait à Freud de son interprétation du *niederkommen* comme simple accouchement, c'est à lui-même qu'il s'adresse. Il avait quelques années auparavant la même interprétation que Freud, la même théorie du passage à l'acte donc. Si sa propre théorie du passage à l'acte est en train de changer, c'est parce qu'il a en main, désormais, l'objet petit a, et là, Freud n'y est pour rien !

Lacan va construire l'expression *niederkommen lassen*, laquelle ne figure nulle part dans l'article de Freud. Voici le passage, séance du 16 janvier 1963 :

⁸ S. Freud, *Psychose, névrose, perversion*, opus cité, p.260.

« Ce qui vient à ce moment-là au sujet, c'est son identification absolue à ce petit a, à quoi elle se réduit. La confrontation de ce désir du père, sur lequel tout dans sa conduite est construit, avec cette loi qui se présentifie dans le regard du père, c'est ceci, par quoi elle se sent définitivement identifiée, et du même coup rejetée, déjetée hors de la scène. Seul le *laisser tomber*, le *se laisser tomber* peut le réaliser. Le temps me manque aujourd'hui pour vous indiquer dans quelle direction va ceci... [...]. Vous sentez bien que le temps me presse et qu'ici je ne peux que donner une indication ; mais ce qui désigne bien à quel point c'est de cela qu'il s'agit, ce sont deux choses ; c'est la façon dont Freud sent que, quelque avance spectaculaire que fasse la patiente dans son analyse, ça lui passe si je puis dire comme de l'eau sur les plumes d'un canard ; et s'il néglige nommément cette place qui est celle du petit a dans le miroir de l'Autre par toutes les coordonnées possibles, bien sûr sans avoir les éléments de ma topologie, mais on ne peut pas le dire plus clairement, car il dit ici : *là, ce devant quoi je m'arrête, je bute*, dit Freud, *c'est quelque chose comme ce qui se passe dans l'hypnose*. Or, qu'est-ce qui se passe dans l'hypnose ? [...] La seule chose qu'on ne voit pas dans l'hypnose, c'est justement...le regard de l'hypnotiseur qui est la cause de l'hypnose. »

Freud se retrouve ainsi plaqué par Lacan dans le rôle de l'hypnotiseur. Le jugement est sévère, il associe le regard de Freud au regard du père de Sidonie dont on pense qu'il est responsable du *niederkommen*. Sur le modèle du père qui aurait laissé tombé sa fille, Lacan impute la responsabilité à Freud d'avoir fait de même dans l'analyse. Il est alors dans la nécessité d'ajouter un verbe adéquat. Ce sera le *lassen*, lequel permettra de construire l'expression qui, en allemand comme en français, admet le même sens figuré de « laisser tomber quelqu'un » :

« [...] le paradoxe est celui qui confine à ce que la dernière fois je vous ai indiqué comme le point où Freud nous lègue la question de savoir comment opérer au niveau du complexe de castration, et désigné par ceci, qui est inscrit dans l'observation et dont je m'étonne que ce ne soit pas l'objet le plus commun de l'étonnement parmi les analystes, que cette analyse se termine en ceci que Freud la laisse tomber. »⁹

A la séance du 23 janvier, tout est bouclé :

« [...] ce rapport du sujet au a [...] C'est ce que j'ai appelé, emprunté du vocabulaire et de la lecture de Freud, à propos du passage à l'acte qui lui amène son cas d'homosexualité féminine, le *laisser-tomber*, le *niederkommen lassen*.

⁹ J. Lacan, *L'angoisse*, op. cit., Séance du 16 janvier 1963.

La deuxième critique lacanienne du cas de Freud porte sur le « rêves mensongers » de Sidonie.

Freud dit vers la fin de son article : après avoir « mis [...] un terme à l'analyse aussitôt que je pris connaissance de la position de la jeune fille vis-à-vis de son père [...] ». A ce sujet il mentionne qu' « une seule fois se produisit quand même dans cette analyse quelque chose que je pouvais concevoir comme un transfert positif [...] ».

Sidonie, dans son souhait de « jouer le jeu de l'analyse » se devait de fournir du matériel. Tels furent les « rêves de mariage », mentionnés par Freud, mais non pas par Sidonie dans le livre, qui raconte, par contre, comment elle préparait et commentait ses séances avec la baronne, au café, et présentait à Freud des rêves inventés concernant le désir qu'elle avait de rencontrer Léonie, la baronne, mais auxquels elle disait résister vaillamment !

Freud se sert de ces rêves mensongers qui disent promettre le mariage pour préciser le statut de l'inconscient :

« Chez notre rêveuse l'intention de m'induire en erreur [...] provenait sans doute du préconscient, à supposer qu'elle ne fût pas du tout consciente ; or elle pouvait s'imposer en entrant en liaison avec la motion de désir inconsciente « plaire au père (ou à un substitut du père) », et elle créa ainsi un rêve mensonger. Les deux intentions (tromper le père et plaire au père) proviennent du même complexe ; la première est sortie du refoulement de la seconde, la seconde est ramenée à la première par le travail du rêve. »¹⁰

Lacan fait le reproche suivant à Freud : celui de n'avoir pas su prendre l'énoncé de Sidonie comme un énoncé symbolique, au pied de la lettre. Il se serait laissé piégé par Sidonie, ratant de ce fait le désir. Ainsi se termine la séance du 23 janvier 1963 :

« Cet inconscient mérite toujours la confiance. Le discours du rêve, nous dit-il [Freud], est autre chose que l'inconscient, il est fait par un désir venant de l'inconscient, mais il admet du même coup que c'est ce désir qui s'exprime, jusqu'à, lui, le formuler. C'est donc alors que le désir vient de quelque chose, et venant de l'inconscient et que c'est ce désir qui s'exprime par des mensonges. Elle lui dit elle-même que ses rêves sont menteurs. Ce devant quoi Freud s'arrête est le problème de tout mensonge symptomatique, voyez ce qu'est le mensonge chez l'enfant, c'est ce que le sujet veut dire en mentant. »¹¹

¹⁰ S. Freud, *op.cit.*, p.264.

¹¹ J.L., Transcription de l'AF (Association Freudienne), p.146.

Lacan laisse aussi entendre son avis : qu'il aurait fallu poursuivre l'analyse. Mais, au fond, pour quoi faire ?

Lacan reviendra sur ce sujet, un an plus tard, dans son séminaire de 1964, qui commence cette année-là en janvier, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, à la séance du 29 janvier 1964. On peut constater que l'argument du mensonge symptomatique n'y est plus utilisé contre, mais avec Freud :

« *L'inconscient*, nous dit-il [Freud], *n'est pas le rêve*. a veut dire dans sa bouche que l'inconscient peut s'exercer dans le sens de la tromperie, et que cela n'a pour lui aucune valeur d'objection. En effet, comment n'y aurait-il pas de vérité du mensonge ? - cette vérité qui rend parfaitement possible, contrairement au prétendu paradoxe, qu'on affirme – *Je mens*. »

Donc, l'on constate que Lacan a fait volte-face à propos de la question du mensonge. Puis, *in fine*, il va se permettre d'argumenter contre Freud en transformant l'analyse freudienne en trouvaille lacanienne, ainsi annoncée :

« Simplement, Freud, à cette occasion, a manqué à formuler correctement ce qui était l'objet aussi bien du désir de l'hystérique que du désir de l'homosexuelle. C'est là que - vis-à-vis des unes aussi bien que des autres, vis-à-vis de Dora comme de la fameuse homosexuelle – il s'est laissé dépasser, et que le traitement a été rompu. Freud ne pouvait pas encore voir faute de repères de structure qui sont ceux que j'espère dégager pour vous - voir que [...] c'est au désir du père que l'homosexuelle trouve une autre solution – *ce désir du père, le défier*. »¹²

Comme le dit le traducteur de l'allemand de *Sidonie Csillag*, *Homosexuelle chez Freud, Lesbienne dans le siècle* », c'est ici « un argument *avecontre* ¹³ Freud, en quelque sorte ».

Ainsi, durant toute cette *disputatio* par laquelle, grâce à laquelle Lacan place ses billes, avance sa théorie nouvelle du *passage à l'acte* – qui consiste, vous l'aurez compris à se réduire à une identification totale, dans le réel, à l'objet petit *a* – passage à l'acte qu'il distingue de l'*acting out*, lequel, ce dernier, n'est autre que du *transfert sans analyse*, du transfert à qui manque de l'analyse, un *acting out* du transfert là où l'analyse de l'analyste fait défaut, là où l'analyste, trop sourd, n'a pas entendu, *in*, quelque chose alors va s'acter *out*, en dehors des séances de la cure, tout en s'adressant à l'analyste qui en est le destinataire.

¹² J.L., *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p.38.

¹³ C'est moi, JML, qui souligne.

C'est le cas de *l'homme aux cervelles fraîches*, le cas de Ernst Kris, le cas de l'angoisse de plagiat qui taraude ce patient de Kris.

L'*acting out* est une conduite tenue par un sujet et donnée à déchiffrer à l'autre à qui elle s'adresse. Sidonie passe tout son temps à se promener avec sa dame sous les fenêtres du bureau de son père ou autour de la maison : c'est ça un *acting out*. C'est un *acting out* qui vise le couple parental. Elle vient leur montrer la demi-mondaine dont elle est éprise et qui est la cause de son désiramour. C'est une conduite de **monstration** qui cherche à s'insérer dans un nouveau discours, car le premier a fait défaut, il y a eu défaut de symbolisation. Mais c'est aussi un coup de folie destinée à éviter une angoisse trop violente. Cependant, comme on dit, là où l'*acting out* est un billet aller-retour, le *passage à l'acte*, lui, risque toujours d'être un aller simple !

Pour Jean Allouch, l'auteur cité au début de cette séance, Sido est un maître.¹⁴ C'est la maîtrise qui la tient. Maîtresse de son éternelle jeunesse dont elle fit preuve jusqu'à ses 75 ans bien sonnés. Maîtresse de ses rêves (avec Freud), maîtresse de ses mots, maîtresse de son nom (ne pas divulguer son vrai nom), maîtrise de son père quand elle veut épouser tel cavalier dont elle admire « la souveraineté », même qu'il s'agisse d'un officier divorcé et désargenté ! Mais aussi, de ses trois tentatives de suicide (le saut du passage à l'acte, le poison au moment de quitter la baronne qu'elle ne peut avoir toute à elle, la balle de revolver au moment d'un mariage qu'elle ne veut pas) mais encore, maîtresse de l'Histoire et de son incroyable dédain de la montée du nazisme. Maîtresse de Freud : car un maître de s'analyse pas. Deux maîtres s'excluent. Freud cédera, comme l'on sait. Maîtresse de sa sexualité dans un tout de l'amour,...un tout,... mais « pas de ça ! », ce dégoût des organes génitaux de l'homme, mais aussi de la femme, qui la poursuivra sans cesse. Maîtresse, enfin, des animaux domestiques, ses chiens, et tout spécialement « Petzi ».

« Peut-être nulle part ailleurs mieux qu'avec ses animaux, - dit Allouch -, Sidonie Csillag réalise-t-elle avec bonheur sa position de maître. La mort de l'un d'entre eux la met sérieusement en deuil ; et l'on se souviendra aussi que c'est sur l'affection d'un chien que vient buter et, pour finir, échouer celle de Wjera, la deuxième, dit-elle, des trois plus notables aimées de son existence, Wjera qui, voyant que Sidonie Csillag traite son chien Petzi « plus comme un amant que comme un animal domestique », la somme, n'y tenant plus, de choisir entre elle et son chien. Confrontée à son refus, Wjera la quittera définitivement peu après. Petzi fut le compagnon de Sidonie Csillag de 1940 à 1955. »¹⁵

¹⁴ Jean Allouch, *Ombre de ton chien – Discours psychanalytique, discours lesbien*, EPEL, Paris, 2004.

¹⁵ *Opus cité*, , p.68. La note 28 en bas de page, ajoutée par Jean Allouch, est la suivante : I. Rieder, D. Voigt, *Sidonie Csillag, ...op. cit.* p.333-334. « Une page de l'ouvrage est consacrée à Petzi et aux rapports parfois difficiles que les mies de Sidonie Csillag entretiennent avec son « grand amour ». petzi est craint, et sait d'ailleurs mordre quand, pas mégarde, on lui marche sur la queue. Sidonie Csillag aussi. Petzi, durant quinze ans,

On sait que lorsque ses amantes la pressaient de passer à des relations un peu plus, ...disons, charnelles, Wjera Fechheimer en particulier, ce qui, on l'a vu la dégoûtait, elle utilisait la présence de Petzi comme relevant d'un empêchement réel.

Allouch fera de Sidonie un maître, certes, mais un maître d'enseignement, de la même hauteur qu'un Freud, qu'un Lacan, ou qu'un Bouddha... Il dit que ce qu'elle délivre est, selon le titre d'un Igmarm Bergman : *une leçon d'amour*. Elle enseigne cette sienne leçon d'amour par quel moyen ? Par l'exemple, l'exemple vivant qu'elle incarne en existant.

« En quoi consiste sa leçon d'amour - dit Allouch - ? » Qui répond : « On le saisira en notant que, s'agissant de chacune des trois plus importantes aimées¹⁶ (et de quelques autres), une même *configuration* est en place et à l'œuvre. Cette configuration, rien ne la dit mieux que l'instant de la rencontre amoureuse, celui du tomber amoureux. »

« [...] Ce trait : *tomber amoureuse d'une des deux femmes d'un couple de femmes*, est-il fortuit, vaut-il comme un hapax auquel n'accorder aucune portée ? »¹⁷ La réponse est non, car c'est à chaque fois le cas. Sauf tardivement avec Ines Rieder et Diana Voigt, elle a alors plus de 90 ans. Wjera est celle qu'elle aimera, cependant, le plus. Celle que, contrairement aux autres, la baronne y comprise, elle ne pourra pas, de son amour, se défaire. Sauf... grâce à son chien, à l'amour porté à Petzi à qui, comme on l'a vu, elle donnera sa préférence. Exit alors, d'elle-même, Wjera.

C'est alors qu'Allouch vient à parler de cette leçon d'amour ainsi :

« Valant par-dessus tout, triomphant, l'amour Petzi indique de quoi il s'agit, dit la teneur de la leçon d'amour : aimer quelqu'une (quelqu'un ?) est se faire son chien¹⁸ : être toujours là, fidèle dans son attente, danser de joie à sa venue, présent au moindre de ses appels, le suivre docilement, s'asseoir à ses pieds, frétiler de bonheur sous ses non érotiques caresses, lui manifester un dévouement sans faille, lui signifier qu'il n'est pas seul au monde. »¹⁹

aura été « son compagnon le plus important », écrivent Ines Rieder et Diana Voigt. Ajoutons que celle-ci avait, elle aussi, un chien et que la première fois qu'elle présenta Ines Rieder à Sidonie Csillag ce chien était présent. »

¹⁶ Il s'agit de la baronne Léonie von Puttkamer, de Wjera Fechheimer et de Monique.

¹⁷ *Op. cit.*, p.69.

¹⁸ *Ibid.* Note 34, p73. « Quand Sidonie Csillag, de sa cabine téléphonique, épia Léonie von Puttkamer peu avant de faire un premier geste vers elle, que voit-elle apparaître ? La baronne, « fréquemment en compagnie d'un grand chien-loup » (*ibid.* p.21). »

¹⁹ *Ibid.*, p.73.

Lacan, comme Freud, n'aura pas eu accès à ce livre récent d'Ines Rieder et de Diana Voigt. L'un comme l'autre font de Sido une personne plus que prise dans le regard du père, regard elle-même. Pour Lacan et l'invention de son objet petit *a*, un sujet identifié, comme objet petit *a*, au regard. Elle serait regard, regard de son père, désir d'enfant du père qu'elle incarne dans son passage à l'acte, pour Freud et le Lacan de 1957. Lorsque les auteures viennent à Paris afin de présenter leur ouvrage, elles délivrent, en même temps la voix enregistrée de Sidonie, cette voix donc que Freud eut à connaître. Allouch rectifie alors et Freud et Lacan, en faisant de Sidonie, comme objet *a* non pas un regard, mais ***une voix***. Une voix qui énonce à quiconque veut l'accueillir, sa leçon d'amour. Il s'agit donc, avec Allouch, non plus de la pulsion scopophilique, mais de la pulsion invoquante, qui est ici en cause.

La quatrième de couverture du livre d'Allouch nous servira de *chute*, de conclusion non conclusive à mes propos de ce soir. En effet, elle s'énonce en ces termes, que je cite (presque) intégralement pour la suite de notre séminaire :

« Une romancière (Dominique Desanti) l'a dit : psychanalyser est un métier de chien. Et un psychanalyste (Jacques Lacan) l'a approuvée publiquement, allant jusqu'à écrire, dans *Le Monde* : « Cléo [l'héroïne de *Un métier de chien*] livre sans choquer ce qui serait autrement impossible à dire, ce que jamais les vraies psychanalystes dans la vie ne révéleront : la vérité d'une femme sur l'amour. »

Qu'est-ce donc qu'aimer en chien ? qu'aimer un chien ? que l'amour chien ? que la chiennerie amoureuse ?

Sidonie Csillag (ladite « jeune homosexuelle » chez Freud), décédée en 1999, exemplifia, dans sa vie, cet amour chien. Son enseignement est ici pris en compte.

En résulte un curieux chassé-croisé entre discours psychanalytique et discours lesbien, où s'éclaire, mais en creux, un point resté des plus opaques dans la psychanalyse : l'amour de transfert. Ce nouvel amour relèverait-il de la chiennerie amoureuse ? »

In fine, je vous pose ainsi la question : Sidonie Csillag, maîtresse de tout, maîtresse de toutes, maîtresse chien, en aimant elle-même en chien, en se refusant à la jouissance (phallique) dont le chemin corporel qui y mène la dégoûte, en y échappant donc pour s'affirmer en maître, nous donne-t-elle une leçon sur le ***féminin*** ?
